

CHAPITRE IV

HOMME SUPERIEUR ET INSPIRE DE DIEU, TEL IL FAUT RECONNAITRE MONTFORT POUR LE BIEN JUGER

Qu'on nous permette d'ouvrir ici une parenthèse qui comprendra tout ce chapitre.

« Vous voyez que je ne me connais pas en saints », avait conclu de sa mésaventure M. Leschassier. Se connaissait-il beaucoup mieux en hommes supérieurs ? Toujours est-il qu'il ne devina point celui qui se cachait, il est vrai, sous des apparences trompeuses, dans la personne de son dirigé. Rendons-lui cette justice qu'à ce dévot confiné en Dieu, fermé, semblait-il, aux réalités terrestres, il ne refusait pas un certain sens pratique. Quant à la hauteur de vues, à la trempe de la volonté, il en avait fait assez l'expérience pour ne point les mettre en doute, mais gâtées, estimait-il, par une intempérance d'imagination et une fougue intérieure qui le portaient à excéder en tout. Maître et disciple n'étaient point à la même mesure : le sulpicien, homme d'administration, sans bouillonnement d'idées, fort à l'aise dans le cercle d'occupations intellectuelles et matérielles tracé par ses fonctions ; le jeune clerc, fermentant d'ardeurs mystiques et d'ambitions apostoliques, étouffant dans le corset des modérations sulpiciennes et se sentant une âme à incendier le monde. Attiré par le large, il eût, dès sa sortie du séminaire, franchi l'Océan. Mais « M. Leschassier, dit Blain (Ch. XLIX), ne lui permit pas d'aller au Canada dans la crainte que, se laissant emporter par l'impétuosité de son zèle, il ne se perdit dans les vastes forêts de ce pays, en courant chercher les sauvages. C'est ce que ce sage directeur, ajoute le mémorialiste, m'a dit à moi-même ».

Sachant son vif attrait pour les missions, mais craignant tou-

jours qu'il ne se brûlât les doigts, M. Leschassier le confia prudemment à un saint vieillard, qui avait eu ses jours de grande activité, mais qui, bien amorti par l'âge et concentré dans la méditation des fins dernières, n'avait plus la main assez ferme pour maintenir la discipline dans la communauté des missionnaires de Nantes, dite de Saint-Clément, dont il était supérieur.

Pendant des mois, M. Grignon va ronger son frein, attendant qu'on l'occupe. Il regarde du côté de M. Leuduger, successeur du P. Maunoir, puis, son bon ange l'ayant conduit à Poitiers, il cède à l'insistance des pauvres de l'Hôpital Général et offre à M. Girard, l'évêque d'alors, de se mettre à leur service, à titre d'aumônier. Le prélat fait interroger M. Leschassier. C'était le moment pour le sulpicien s'il avait su apprécier à sa valeur humaine le jeune prêtre et, particulièrement, discerner ses dons d'apôtre populaire, d'insinuer au moins au chef de l'important diocèse quel ouvrier Dieu lui envoyait. Sa réponse, dont nous avons déjà cité le passage où il rend justice aux vertus de M. Grignon, le montre fort réticent sur ses aptitudes pratiques. Pour le choix de l'emploi que l'on confiera à son dirigé, il décline toute responsabilité. M. Grignon « a bien du zèle pour secourir les pauvres et pour les instruire. Il a de l'industrie pour venir à bout de plusieurs choses, mais comme son extérieur a quelque chose de singulier, que ses manières ne sont pas du goût de bien des gens, qu'il a une haute idée de la perfection, bien du zèle et peu d'expérience, je ne sais pas s'il est propre pour l'hôpital où on le demande. Il ne m'a pas marqué l'emploi qu'on voulait lui donner dans cette maison, s'il y avait des administrateurs, enfin, il ne m'a donné aucun détail. Ainsi, Monseigneur, je me contente de vous exposer ce que je connais de ses dispositions, laissant à votre jugement la décision de l'affaire ».

Et pourtant, de Saint-Clément de Nantes, l'ardent débutant lui a redit (6 nov. 1700) ses « grands désirs d'aller d'une manière pauvre et simple faire le catéchisme aux pauvres de la campagne et exciter les pécheurs à la dévotion à la Très Sainte Vierge ». Bien plus, ne lui a-t-il pas fait entendre ses impatiences de fondateur ? « Je ne puis m'empêcher de demander continuellement avec gémissement, une petite et pauvre Compagnie de bons prêtres qui s'exercent sous l'étendard et la protection de la Sainte Vierge ». Le sulpicien connaissait trop son pénitent pour s'illusionner sur les ambitions que trahissaient ces expressions modestes. Mais sans doute, lorsque, à Saint-Sulpice, il traitait

« d'imaginations ses sentiments et ses desseins » (1), ce n'était pas seulement pour le mortifier, mais bien par conviction et en vue de le mettre en garde. Les confidences reçues de Nantes ne furent pas accueillies avec plus de faveur.

Maintenant, si M. Leschassier douta ainsi de l'homme tout autant qu'il doutait du saint, les historiens, qui, naturellement, ne font plus de réserve au sujet du saint canonisé et même volontiers l'exaltent comme un géant, ne gardent-ils pas sur l'homme une grande partie des préjugés du sulpicien ? De tous les biographes de Montfort, ne serait-ce pas le seul Quérard, l'imaginatif, le passionné, le parfois injuste partisan Quérard, qui aurait été vraiment sensible à la supériorité de l'homme, aux dons magnifiques d'une nature qui s'alliait si merveilleusement à la grâce ? Les autres ou bien mettent au compte de l'Esprit de Dieu tout ce qui les dépasse, ou bien l'imputent à un tempérament excessif, à une imagination bizarre. Ils ne semblent pas avoir saisi combien le fils de Jean-Baptiste Grignon de la Bachelleraie se sentait né pour de grandes choses, avec quelle âme de conquérant, d'aventurier sublime, quel sentiment de l'urgence et de l'immensité de la tâche, quelles vues de régénération chrétienne, il entreprit sa campagne d'évangélisation populaire. A celui qui choisit un ministère aussi humble que « d'aller d'une manière pauvre et simple faire le catéchisme aux pauvres de la campagne et exciter les pécheurs à la dévotion à la Très Sainte Vierge », plus d'un historien ne jugerait-il pas inutile de prêter des dons intellectuels de premier ordre, un lourd bagage théologique et de vastes desseins ? Aussi, quand ils le voient, pour une tâche aussi modeste, recourir aux grands moyens, braver l'opinion, inquiéter les autorités ecclésiastiques et s'exposer aux interdits, comment ne trouveraient-ils pas que le sens de la mesure lui fait singulièrement défaut ? Et cependant « faire le catéchisme aux pauvres » c'était déjà dans sa pensée la mission telle qu'il la pratiquera, la mission avec ses modes si variés d'enseignement oral : sermons, entretiens familiers, conférences dialoguées avec l'auditoire, leçons de catéchisme au sens habituel du mot : la mission avec ses procédés visuels : tableaux, mises en scène, pièces à grand spectacle où la foule a son rôle, telles que les émouvantes cérémonies du renouvellement des promesses du baptême et du contrat d'alliance avec Dieu ; la mission avec ses réconciliations de gens brouillés et de plaideurs, ses

(1) Blain, ch. XXXV.

abolissements de réjouissances scandaleuses, ses purifications de mauvais lieux, ses mises sur pied de confréries, ses créations d'écoles, ses restaurations d'églises, ses soupes et ses vestiaires aux frais de la charité chrétienne en faveur des bandes de mendiants et d'éclopés qui le suivront... Mais oui, c'est cela qu'il entendait par cette expression sans prétention, « faire le catéchisme », expression d'ailleurs rigoureusement exacte sous sa plume, apprendre à fond au peuple le catéchisme étant pour lui — que son sentiment n'a-t-il été partagé alors et depuis par un plus grand nombre de pasteurs d'âmes ! — la grande affaire. Aussi quand il s'agit d'expliquer le petit livre, résumé de toute la doctrine chrétienne, met-il cette fonction au-dessus de toutes les autres. « L'emploi de catéchiste, écrira-t-il dans les Règles des Missionnaires de la Compagnie de Marie, étant le plus grand de la mission, celui qui en est chargé par obéissance applique tous ses soins pour s'en bien acquitter ». Et là-dessus un chapitre en treize articles indiquant la bonne manière. Aussi dans les missions avait-il l'habitude de se réserver cette tâche ; et pour engager les pauvres de la paroisse à venir grossir son auditoire d'enfants et d'adultes, il retenait à dîner tous ceux d'entre eux qui avaient assisté au catéchisme, pratique qu'il imposera à ses missionnaires dans sa Règle (XIV).

« Exciter les pécheurs à la dévotion à la Très Sainte Vierge » a-t-il ajouté. Voilà encore qui n'a l'air de rien. Seulement ce qu'il a en vue, c'est d'exalter par la parole Marie avec la même audace qu'il le fera plus tard par la plume au premier chapitre de « La Vraie Dévotion » ; c'est de proclamer déjà et de préparer ce Règne de la Très Sainte Vierge que, dans ce même Traité, il prophétisera avec tant d'assurance et en termes si magnifiques ; son aspiration, c'est d'être, malgré son indignité, le Bernard et le Dominique de son siècle.

Le Bernard, il le sera par une éloquence que, dans la louange de Marie, aucun docteur ni même Père de l'Église ne semble avoir dépassée. « Lorsqu'il parlait de la Sainte Vierge, dit Grandet (p. 316), c'était dans des termes si forts et si touchants qu'il enlevait tout le monde et se surpassait lui-même. ...Quoique souvent il affectât de parler dans ses discours d'une manière simple et naturelle, afin de se conformer à la portée du peuple, il ne pouvait ramper dans les expressions dont il se servait qui regardaient les louanges de Notre-Dame ; elles étaient sublimes, et presque surnaturelles ».

Le Dominique, il le sera aussi, prêchant le Rosaire comme personne, sinon peut-être le Bienheureux Alain de la Roche, ne l'avait fait depuis l'illustre Castellan, ni avec le même succès : le Père au grand chapelet, comme l'appelaient les enfants. Le Rosaire ! nulle pratique ne lui fut plus chère, comme nulle sans doute n'est plus agréable à la Reine des cieux, témoin la Salette avec sa triple guirlande de roses de lumière, Lourdes et Fatima, pour ne parler que de ces trois apparitions. Homme des pratiques, il voyait en celle-là, avec la glorification de Jésus et de Marie, une méthode incomparable d'enseignement populaire, le film, dirait-on aujourd'hui, de tous les mystères chrétiens, de toute l'année liturgique. Offrande des mystères, fruit de chaque mystère, il en rédigea la formule en des termes qui n'ont pas été surclassés. « Les missionnaires, dira-t-il, dans sa Règle, expliquent les prières et les mystères dont il est composé, soit par leur parole, soit par des peintures et des images qu'ils ont à cet effet » (2). Bannières, peintures, sanctuaires, statues, rosaires monumentaux sous les formes les plus imprévues, cantiques d'une onction égale à la clarté de la doctrine, quels moyens n'emploiera-t-il pas pour pénétrer de cette dévotion les peuples qu'il évangélisait ? Membre du tiers-ordre de saint Dominique, partout il en établissait la confrérie ou lui insufflait une nouvelle vie « Je crois qu'il a engagé dans cette dévotion plus de cent mille personnes », notait dans ses souvenirs un saint prêtre dont le P. Besnard transcrira le témoignage. C'était aussi le crucifix de son rosaire levé à bout de bras que dans les cabarets et les tripots il déconcertait et faisait reculer et prendre la porte, malgré leurs épées tirées, les faiseurs d'esclandre. Et quelle arme pour vaincre un obstiné : « Jamais pécheur ne m'a résisté lorsque je lui ai mis la main au collet avec mon rosaire », dira-t-il aux séminaristes du Saint-Esprit.

Encore ne s'arrête-t-il pas à cette pratique, si belle et si sanctifiante quelle soit. « Il établissait dans toutes les paroisses où il

(2) « Tout le monde en général, dans ces différentes contrées, écrit Quérard (Mission providentielle, p. 137), savait le rosaire du Père de Montfort, les prières, les mystères, les offrandes et les demandes qui le composent. Les enfants, en entendant sans cesse répéter ces saintes pratiques à l'église et au foyer domestique, les apprenaient sans peine. Aussi exigeait-on qu'ils les sussent parfaitement avant de quitter le catéchisme : les mystères joyeux pour la première communion, les mystères douloureux pour la seconde, et les mystères glorieux pour la troisième. Dans toutes leurs missions, conformément au vœu de leur saint fondateur, les missionnaires de la Compagnie de Marie faisaient faire aussi la mission aux petits enfants, et prenaient tous les moyens imaginables pour les initier à la connaissance et à la pratique du saint Rosaire. Un missionnaire était spécialement et uniquement chargé de ce ministère et encore se faisait-il aider par ses confrères. »

donnait la mission la dévotion du Saint Esclavage », dit Grandet. Et avec quel succès ! « Je connais, écrivait en effet M. des Bastières, cité par le même biographe (p. 315), très grand nombre de pécheurs scandaleux à qui il a inspiré cette dévotion et de dire tous les jours le rosaire qui sont parfaitement convertis et dont la conduite est très exemplaire, et on ne saurait compter le nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe qu'il a fait changer de vie par ce moyen ». Ainsi, pour incroyable que cela paraisse, son Traité de la Vraie Dévotion, ce petit livre qui fait l'admiration des théologiens pour son élévation mystique, la hardiesse, la sûreté et la profondeur de la doctrine, c'est couché sur le papier, ce que sa parole ardente enseignait avec tant de fruit à des gens du commun. Ajoutez une floraison de sanctuaires dédiés à la Mère de Dieu et ces sociétés de Vierges qu'il établissait dans les paroisses en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie. C'est cela qu'il appelait tout simplement : « exciter les pécheurs à la dévotion à la très Sainte Vierge ».

Que lisons-nous encore dans cette lettre à son directeur ? *Qu'il ne pouvait s'empêcher, vu les nécessités de l'Eglise, de demander continuellement, avec gémissement, une petite et pauvre Compagnie de bons prêtres qui s'exercent sous l'étendard et la protection de la Sainte Vierge.* Or cette petite et pauvre Compagnie, ce n'est rien de moins, déjà, dans sa pensée, que ces hommes extraordinaires, grands serviteurs de Marie, nuées tonnantes et volantes, que, dans sa « Prière Embrasée », il demandera à la Trinité Sainte, on sait avec quels accents ! On voit comme différemment il parle de ses aspirations selon qu'il s'adresse à un homme, cet homme fut-il son directeur, ou qu'il s'adresse à Dieu. Ainsi en est-il de tous ses desseins. Quoi qu'il en laisse paraître, ils demeurent par leur étendue et leur sublimité un secret entre Dieu et lui. Il serait bon de se faire cette réflexion quand sa conduite étonne...

*
**

On excusera facilement Pierre de la Gorce, qui n'écrivait pas une biographie, de n'avoir vu l'apôtre de la Vendée que sous ses aspects les plus frappants. La grandeur du saint ne lui a pas échappé ; il en est autrement de celle de l'homme. Prévenu lui-aussi par l'humble ministère que M. Grignion avait choisi, l'auteur de « l'Histoire religieuse de la Révolution française » ne

reconnaît à l'apôtre populaire, en plus d'une éminente sainteté, que les bonnes grosses qualités d'un missionnaire de campagne, trouvant déjà suffisamment admirable qu'un homme les possédât toutes ensemble et à un aussi haut degré. Un mode d'enseignement qui relevait plus du spectacle que de la chaire et ne consultait que le goût du vulgaire achève de le persuader que ce remueur de foules était surtout riche d'imagination et de sensibilité. Il l'estime de science assez courte et d'un sens artistique peu délicat. « Tout le désignait pour le ministère apostolique, écrit-il (3) : un zèle de feu, une santé robuste, une voix forte, une éloquence entraînant et familière, une fécondité d'images propre à séduire l'âme populaire, avec cela une instruction suffisante pour reconnaître l'erreur et y échapper... Parlant surtout au peuple, il jugera que pour l'atteindre, il fallait s'accommoder à lui, lui représenter la religion sous des formes très visibles, je dirais volontiers, très voyantes, de là, une sollicitude extrême, excessive, pour le culte extérieur et les exhibitions d'images. Tout ce que les paroisses ne pouvaient fournir, il l'apportait et de mission en mission, traînait avec lui tout un matériel pieux... Les éclectiques eussent souri ; les délicats se fussent effarouchés ; les austères eussent jugé — non sans raison peut-être — que la majesté divine souffrait un peu de cette profusion d'incarnations matérielles. Quant aux paysans, ils furent ravis. De tous côtés, ils accouraient, curieux presque autant que dévots. Mais bientôt toute la surabondance des décors extérieurs s'absorbait dans l'impression souveraine de la parole apostolique ».

Ce n'est pas tout à fait ce missionnaire-là que M. Grignion avait ambitionné d'être et qu'il fut. Grand metteur en scène, grand imagier, il l'était, mais en théologien et en vigoureux penseur. Il ne présente dramatiquement que ce qui est dramatique, grandiosément que ce qui est grand, choisissant ses thèmes et composant son scénario en vue d'obtenir un effet puissant et uniquement religieux. On accourt peut-être pour voir, mais bientôt ce n'est plus par le spectacle, si pittoresque qu'il soit, que l'on est pris, mais par la réalité qu'il exprime avec tant de force : le mystère chrétien. On reviendra, non par curiosité, mais pour goûter ces vivifiantes émotions. Montfort, ce grand dépouillé, s'est toujours défié de la jouissance esthétique. Il l'écarte ici comme partout ailleurs. Il ne cherche qu'à s'emparer des âmes. Regardons défilier une de ses processions générales. Voici que

(3) « Histoire religieuse de la Révolution française », t. II, p. 349.

passent entre les rangs, tous pieds nus, une sorte d'aube par-dessus leurs habits ordinaires, les uns la corde au cou ou une chaîne de fer, d'autres les mains liées ou se flagellant vigoureusement de grosses cordes à nœuds ; plusieurs le visage voilé, traînant à leurs pieds de lourds morceaux de fer. Symbolisme grossier, direz-vous. Oui, si tous ces instruments de pénitence n'étaient qu'imitations, faux morceaux de fer et le reste ; mais, réels, ils ne sont pas plus un jeu que la marche, l'hiver, pieds nus, dans la boue glaciale à la suite de la grande croix que l'on va planter, nu-pieds toujours, triomphalement, au milieu de chants d'allégresse. « Ces pénitents, ajoute Grandet (p. 407) à qui nous empruntons presque textuellement ce passage, marchaient avec une si grande modestie et un recueillement si édifiant que les spectateurs en étaient touchés jusques aux larmes ». Croit-on vraiment que la majesté de la religion ait souffert de ces mises en scène ? Il faudrait que le missionnaire eût manqué singulièrement du sens des choses pour se méprendre à ce point, car si jamais saint fut pénétré du sentiment de la majesté divine et de respect pour tout ce qui touche au sacré, ce fut lui. Tout s'accomplissait avec une dignité souveraine. Dans cette foule, l'homme de Dieu avait fait passer son âme, son esprit d'adoration.

Et ne croyons donc pas que si, dans son enseignement, il use de méthodes aussi matérielles, c'est qu'il juge suffisante pour le peuple une instruction rudimentaire et faite plutôt d'impressions que de raisons solides, peu curieux lui-même de théologie. Ce sont, bel et bien, de hautes vérités qu'il entend inculquer à ces ruraux. Il sait combien le peuple est réfractaire aux abstractions. Si l'enseignement visuel ne peut suppléer complètement à la parole, il a sur elle l'avantage de rendre la vérité sensible et de lui donner un relief qui l'imprime en caractères on peut dire ineffaçables.

Et puis, si important que Montfort juge cet enseignement par les sens, il ne lui donne qu'une place très secondaire. Un missionnaire est d'abord l'homme de la chaire et du confessionnal. C'est là que se livrent les grands assauts et que les vives lumières sont projetées sur les consciences. C'est là qu'il est bon de posséder à fond la doctrine, d'être un maître en casuistique, en mystique et même dans la science de la controverse.

Or, tel le jeune prêtre se concevait missionnaire de campagne. Pour mener à bonne fin une tâche qui avait été celle même du

Fils de Dieu on ne pouvait jamais être trop riche de dons intellectuels et de savoir. Il ne croyait pas que le zèle même le plus ardent y suffisait. Si Paris et Saint-Sulpice l'avaient si fortement attiré, la renommée de leur enseignement n'était pas étrangère à cet attrait. Ce n'est pas seulement revêtu par le sacerdoce de la vertu d'En-haut qu'il s'engagerait dans les combats du Seigneur, mais armé d'une science théologique à toute épreuve.

Ne parlons pas du directeur de conscience, du maître en spiritualité. Mais l'occasion se présentant, il saura montrer que chez lui le casuiste, le canoniste et le controversiste ne le cédaient nullement au prédicateur.—

Le voici à Saint-Lô aux prises avec des adversaires redoutables, devant un auditoire où robins, négociants, hommes de finance, se mêlent au commun, la ville étant le siège d'une élection, d'un baillage et d'importantes maisons de commerce. Des ecclésiastiques, estimant sans doute usurpée la réputation que se taille cet étranger arrivé depuis peu en si piteux équipage, se sont concertés pour l'assaillir, au cours d'une conférence publique (4), « de questions sur les matières les plus abstraites et les plus difficiles. Il répond avec une justesse et une précision qui ne laissent pas de réplique », charmant de plus ses auditeurs par sa bonne grâce et sa modestie. Il n'est pas difficile d'imaginer avec Besnard, de qui nous tenons le fait, que les questions, comme le réclamait la composition de l'auditoire, portaient sur les contrats, les finances, le palais, c'est-à-dire sur ce qu'il y a de plus épineux dans la morale.

A la mission de La Rochelle, il laisse naturellement la controverse à ceux de ses collaborateurs que l'évêque a spécialement chargés de cette partie. Mais il se tenait prêt, ayant même composé, nous dit Besnard (Livre IV) « une méthode claire et propre à convertir les hérétiques ». Et si, pour l'emporter, il compte plus sur la prédication du Rosaire et le simple exposé de la doctrine catholique, il sait, sous ce couvert, tant il connaît bien les défauts de la cuirasse, porter à l'erreur les coups les plus sensibles. C'est lui qui détermine les abjurations. Les Calvinistes le lui montrent bien en tentant de l'empoisonner et en lui faisant donner la chasse par les corsaires de Guernesey, lors de son pas-

(4) Besnard, Livre VI.

sage dans l'île d'Yeu. Au reste, dans cette même ville, à la retraite des dames, n'avait-il pas accepté de répondre à toutes les difficultés ?

Un fait encore. A La Rochelle, en 1715, il rencontre fortuitement un ancien élève du séminaire du Saint-Esprit sur lequel il avait compté. Le jeune prêtre partait pour les missions étrangères et n'attendait que l'heure de s'embarquer. Cependant, il n'est pas sans inquiétude sur la validité des pouvoirs qu'il tient de l'archevêque de Paris. Les canonistes qu'il a consultés l'ont laissé perplexe. Le missionnaire n'a pas de peine à lui démontrer que ses pouvoirs n'ont aucune valeur. M. Vatel ne s'embarquera pas ; notre saint l'emmènera à sa suite.

Généralement les historiens ne se contentent pas de rapporter ces faits. La plupart les soulignent comme s'ils n'allaient pas d'eux-mêmes. Qu'apportent-ils cependant qu'on ne sache déjà ou du moins qu'on devrait savoir ? Grandet (p. 5) ne nous a-t-il pas dit qu'au collège des jésuites de Rennes, l'écolier Grignon remportait en fin d'année tous les prix, et Blain (Ch. XIX), que M. de la Barmondière lui donnait la palme sur tous ses disciples, dont plusieurs pourtant se distinguaient en Sorbonne. Et qu'aurait donc valu l'enseignement qui se donnait à Saint-Sulpice pour qu'il fût sorti du séminaire la tête plus emplie de beaux projets que de savoir. Chargé du soin de la bibliothèque, il ne se contente pas de classer les livres ni ne perd son temps à papillonner. C'est en jeune homme avide de connaissances sérieuses et ordonnées qu'il met à contribution la richesse dont il a la gérance. N'écrira-t-il pas dans le *Traité de la Vraie Dévotion* (118) qu'il avait lu « presque tous les livres qui traitent de la dévotion à la très Sainte Vierge » ? Les Pères de l'Eglise, les maîtres de l'Ecole française n'avaient pas de lecteur plus assidu, témoin ce fait que rapporte Grandet.

« Un jour qu'il devait selon la coutume du séminaire soutenir une thèse de la grâce, ses condisciples résolurent de lui faire des arguments si forts qu'il ne pourrait y répondre, et de lui citer les passages les plus difficiles des Pères pour l'embarrasser ; mais ils furent fort surpris de l'entendre répondre en maître et apporter de longs passages de saint Augustin et des autres Pères de l'Eglise pour expliquer ceux qu'on lui objectait, en sorte qu'ils furent obligés d'avouer que le Saint-Esprit est un meilleur maître

que tous les docteurs ». Naïfs séminaristes qui n'imaginaient pas qu'il nourrissait sa contemplation de théologie (5).

Cette remarquable soutenance d'une thèse sur la grâce nous le fait deviner s'armant contre le jansénisme. S'il « ne voulait point continuer d'aller en Sorbonne prendre comme les autres des traités de théologie », est-ce bien pour la raison que dit Grandet (p. 13) : « par humilité et pour mieux conserver l'esprit intérieur et le recueillement » ? Le gallicanisme régnait à la célèbre université et le jansénisme y comptait de chauds partisans. En 1701, donc l'année qui suivit celle du départ du jeune prêtre, quarante docteurs se prononçaient dans le fameux « cas de conscience » pour l'affirmative et ce n'est qu'en 1704 que la Faculté de théologie censurera le « cas » et exclura de son sein ceux qui refusaient de se soumettre.

Calvinisme, jansénisme, gallicanisme auront à compter avec lui. Il leur sera d'autant plus redoutable qu'il ne les combattra pas plus directement qu'il ne le fait dans le *Traité de la Vraie Dévotion*. Ennemi de tout rigorisme, grand dévot de la Sainte Vierge, maître passé en belles cérémonies, pour détourner les Evangiles sans entrailles de Calvin et de Jansénius et de leur liturgie desséchée il ne jugera rien de mieux que de mettre en pleine lumière le caractère si profondément humain, si maternel, de la religion chrétienne, et de donner au culte tout l'éclat possible. Il n'agira pas autrement contre le gallicanisme, se bornant à exposer avec autant de netteté que de piété filiale les prérogatives du Vicaire de Jésus-Christ.

Théologien averti, tel il se révèle encore mieux dans son *Traité de la Vraie Dévotion*. Ce n'est pas un des moindres charmes pour le lecteur de ce petit livre que de le voir manier la matière théologique avec la même aisance que la langue classique, langue d'idées mais si concrète au moins chez les meilleurs. Ecrivain, ce génial metteur en scène, ce passionné de pratiques matérielles de perfection, pense concret. Il a éminemment le don de rendre la vérité sensible. Sur ce point, il atteint Bossuet.

(5) Montfort n'est pas un spéculatif. Ses écrits ne dénotent aucun goût pour les idées pures ni même pour l'analyse psychologique. Il semble bien n'avoir eu qu'une puissance d'abstraction moyenne. En matière subtile, comme celle de la grâce, il avait sans doute plus d'inclination pour les preuves d'autorité que pour les preuves de raison. Mais il était doué d'une remarquable intelligence pratique et excellait à démêler les cas les plus embrouillés. Et c'était bien cette sorte d'intelligence qui convenait à un missionnaire, surtout pour le ministère du confessionnal.

Mieux que par de longs raisonnements et de subtiles analyses, d'une comparaison prise dans la nature ou dans la vie de tous les jours, parfois d'une simple métaphore, d'une alliance imprévue de mots, il éclaire tout un fonds de doctrine. La vérité ne se présente plus comme une déduction, mais comme une évidence en soi. Aussi hardi dans la pensée que dans l'action, il fera froncer les sourcils à plus d'un prudent ou pointilleux docteur. A l'examen, il faudra bien convenir pourtant que ses vues les plus audacieuses et ses formules les plus ramassées n'ont rien qui doive inquiéter la plus chatouilleuse orthodoxie. Au reste, nombre de ses assertions ne surprennent plus aujourd'hui. Elles ont perdu de leur nouveauté, tellement la connaissance du mystère de Marie, étudié de nos jours de plus en plus attentivement, a progressé dans le sens de sa pensée.

Nous voilà donc très au-delà de cette science suffisante dont parle Pierre de la Gorce, et du pauvre missionnaire portant toute sa bibliothèque et toute sa science dans sa sacoche comme le suggérerait l'humble ambition d'aller faire le catéchisme aux pauvres de la campagne.

Cette culture, pour laquelle il n'épargne aucun effort et vient même à Paris s'asseoir à l'école des maîtres les plus réputés, montre déjà assez clairement qu'il ne se faisait pas une petite idée de sa tâche. Mais ce sont certaines pages de son *Traité de la Vraie Dévotion*, c'est sa *Prière embrasée*, c'est son exhortation aux Associés de la Compagnie de Marie, qu'il faut lire ici. Elles sont sur ce point une révélation. Car enfin ce grand dessein de Dieu, cet avènement du règne de la très Sainte Vierge, ces apôtres de feu, ces hommes extraordinaires suscités d'En-haut, ces saints qui surpasseront autant la plupart des autres saints que les cèdres du Liban surpassent les humbles arbrisseaux, cette rénovation universelle (6), Montfort — la chose est claire — s'y voit engagé tout entier, avec un rôle de précurseur, non par choix personnel mais par un décret du Tout-Puissant. Il a bien plus qu'à assumer une tâche ; il a à s'acquitter d'une mission, son humilité ne l'empêche nullement de se regarder comme un homme providentiel ; un de ces chefs de corps appelés de Dieu et revêtus de sa force pour la lutte gigantesque qui s'annonce contre l'enfer plus que jamais déchainé.

(6) « Vraie Dévotion », n° 47.

Chose remarquable, chaque fois qu'il écrit sur ce sujet, il le fait pour la postérité et en prophète. Son regard plonge tour à tour dans le passé lointain, ombre du futur et porteur des promesses divines, et dans l'avenir, jusqu'à la plénitude des temps, jusqu'au triomphe de Jésus-Christ. Dans sa *Prière embrasée*, son style touche au sublime. Ce n'est pas en simple mortel qu'il parle mais en inspiré. Une flamme, un mouvement, une puissance d'images, un lyrisme, qui rappellent la langue magnifique des grands voyants d'Israël lorsque la main du Seigneur était sur eux. L'expression même, comme il convient, est toute biblique. Le mystique s'est élevé jusqu'au pied du trône de la Trinité Sainte et là, en familier de Dieu, en homme qui est entré dans les conseils du Très-Haut, il adjure, au nom de leur gloire, les trois personnes divines de se souvenir des desseins de leur miséricorde et de combler l'attente de tant de justes. « *Memento Congregationis tuae quam possedisti ab initio.* » Souvenez-vous, Seigneur, de votre Congrégation que vous avez possédée de toute éternité ». S'adresse-t-il à ses futurs missionnaires : « *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* Ne craignez point, petit troupeau, car Dieu, votre Père, a eu pour agréable de vous donner le royaume ». Et dans son *Traité de la Vraie Dévotion*, combien de pages de cette tonalité !

Ainsi donc, qu'on le prenne pour un exalté, un halluciné, ou un authentique inspiré, ce qui n'est pas niable, c'est qu'il vit sous l'obsession du règne de Marie à préparer et qu'il se tient né pour cela. Mais mentalement, qu'en est-il au juste ? On l'a dit en perpétuel état d'exaltation mystique. Ce n'est pas d'hier que certains esprits ont vu dans le génie une forme de la folie. Déjà Sénèque écrivait : « *Nullum magnum est ingenium sine mixtura dementiae* », et Diderot : « Oh ! que le génie et la folie se touchent de près ! »

Plus récemment, à la suite de Strauss, des historiens rationalistes et, plus proches de nous, des psychanalystes, n'ont-ils pas prétendu expliquer ainsi Jésus lui-même ?

Aucun des biographes de Montfort ne professe, évidemment, cette opinion extrême. Il est assez clair que, pas plus que les fous ne sont tous des génies, les génies ne sont tous des fous. Mais enfin, les cas ne manquent pas de philosophes, de poètes, de romanciers, de musiciens, de peintres, qui, au cours d'une vie marquée d'œuvres puissantes, donnèrent des signes non équivo-

ques de déséquilibre, plusieurs même finirent par sombrer dans une démence complète. Des biographes ne se seraient-ils pas prévalu de ces cas exceptionnels pour voir dans certains comportements de notre saint de pures extravagances et lui faire honneur d'un grain de folie ? On sait cependant aujourd'hui que ces déséquilibres de génie ne produisirent de chefs-d'œuvre que grâce à des intervalles de lucidité exaltée, dépression et surexcitation se succédant chez eux de la façon que chez nos anxieux et nos surmenés intellectuels qui se « dopent » de ces drogues diaboliques si en faveur de nos jours ; si tant est même que ces penseurs et ces artistes n'aient pas fait usage de poisons analogues. Aucun grand dessein, aucune grande pensée n'ordonne leur vie, toute en sursauts et en effondrements. Disons donc, en dépit d'insinuations qui d'ailleurs s'en voudraient d'être irrespectueuses, que même à ne tenir compte que de cette différence, il est évident que le cas de Montfort ne relève aucunement de la pathologie. En effet, malgré l'apparent décousu de sa carrière apostolique, ne le retrouve-t-on pas constamment le même, non point avec ces hauts et ces bas caractéristiques, mais, malgré les chocs de la fortune adverse, poursuivant obstinément avec la même ardeur extrême et les mêmes procédés, la réalisation d'un grand et unique dessein, l'évangélisation des pauvres et des petits ?

Nous voilà donc devant un homme chez qui rivalisent la pénétration de l'intelligence, l'audace de la volonté, la passion des grandes choses et qui a été saisi par l'Esprit de Dieu. Assurément, un prêtre qui n'a d'autre ambition que d'aller de bourgade en bourgade faire le catéchisme aux gens et qui en attendant que le chef du diocèse veuille bien lui donner l'autorisation, accepte le poste d'aumônier dans un hôpital en désordre et encore ne trouve rien de mieux pour utiliser les instants que lui laissent ses fonctions que de laver la vaisselle, nettoyer d'ordures les cours, vider les pots et les bassins des alités, épouiller les teigneux, ce même prêtre que nous voyons, dans les paroisses, en train de balayer l'église ou d'en blanchir les murs, ou maniant la pelle et la pioche, gâchant le mortier, roulant les brouettes, à la tête d'une équipe de maçons ou de terrassiers ; oui, ce prêtre-là répond assez mal à l'idée qu'on se fait généralement d'un esprit supérieur, d'un docte, d'un penseur aux vastes desseins, encore moins d'un inspiré et d'un prophète. Mais si, ne serait-ce qu'à certains indices, on a reconnu que sous ces dehors de manœuvre se cache un homme éminent, tout change. Il faut,

pensera-t-on, que cet homme se fasse une bien haute idée de sa tâche pour s'y sacrifier ainsi. Sans doute à ses yeux n'y a-t-il rien de si abject au jugement du monde à quoi elle ne donne un grand prix et qu'elle n'élève et ne transfigure.

C'est pour s'accorder pleinement à sa mission, telle qu'il la conçoit, que le fils de l'avocat rennais est descendu au dernier rang de l'échelle sociale, se faisant pauvre entre les pauvres, mendiant et vagabond comme eux, et le reste à l'avenant. S'il est fou, ce n'est pas d'une autre folie que la folie de la croix. Il sait parfaitement où il va et les moyens qu'il faut employer et les grands coups qu'il faut frapper. Ce prétendu exalté s'en tient rigoureusement à la tâche que Dieu lui a fixée : l'évangélisation des pauvres. Certes, du haut de la chaire, il parlera selon la composition de son auditoire, et les riches, les gens en place, entendront leurs vérités comme les autres ; mais jamais il ne se posera en agitateur populaire, en réformateur social. Dans les règles qu'il donnera à ses missionnaires, il mettra même en garde les prédicateurs contre « la condamnation continuelle, affectée ou outrée des riches et des grands du monde, des magistrats et officiers de justice ». Jamais, bien que, devant les dépenses scandaleuses qu'entraînent ces folies, le sang dût lui en bouillir, on ne le verra, tout capable qu'il en était, faire irruption au milieu des fêtes mondaines et des festins de la haute société. Mais s'agit-il de préserver le peuple inculte et méprisé que le Seigneur lui a confié, il court sus aux scandales, aux baladins, aux chanteurs des rues, aux ménestriers, met à la raison les ivrognes et les joueurs forcenés, vide les cabarets et les brelans sans épargner ni verres ni bouteilles ni tables de jeu, estimant qu'il est vain de tonner en chaire si l'on tolère tout dans la rue et dans les lieux publics. Là, plus d'égards, quel que soit leur rang, pour les corrupteurs, les libertins, les demi-chrétiens, donnant le mauvais exemple. Il pénètre dans les maisons de débauche pour arracher à des gentilshommes qui portent l'épée de malheureuses créatures ; il admoneste vertement l'officier qu'il rencontre blasphémant ; au risque d'offenser gravement et de provoquer colères et vengeances, il rappelle au respect de la maison de Dieu les mondains qui rient et bavardent dans le lieu saint, les officiers seigneuriaux plus soucieux des privilèges et des armoiries de leur maître que de la décence de l'église dont ce maître a le patronage. Dieu le préserve d'être de ces chiens muets dont parle

le prophète ! Il fait bonne garde autour de son troupeau et saura le défendre quels que soient les loups.

Si vous avez soin de considérer en Montfort l'homme et le mystique que nous venons de dire, et de le placer dans sa mission, vous ne serez point tenté de qualifier d'outrés et d'intempestifs certains de ses gestes. A moins de les forcer vous aussi, vous serez plutôt en admiration devant un homme qui, dans l'emploi des grands moyens, sait si bien se posséder et s'en tenir au strict nécessaire. Et si cela est vrai de ses coups d'audace, ce l'est tout autant de sa façon le plus souvent déconcertante de conduire une affaire. A voir comme il s'y prend, quel manque de prudence et de mesure ! pensez-vous. Il va certainement à un échec ! Et c'est en effet ce qui se produit. Mais savez-vous ce qu'il voulait ?

Aujourd'hui qu'il est impossible de ne pas reconnaître en Montfort un homme providentiel, plein de l'Esprit de Dieu et de vastes desseins, allons-nous ne voir pratiquement en lui que le pauvre prêtre assez bizarre qu'il parut à plusieurs de ses contemporains ? Au lieu d'employer notre imagination, comme tel et tel historien, à outrer ses gestes, nous l'appliquerons beaucoup plus heureusement à lui prêter dans les entreprises où il nous dérouta quelque intention secrète, quelque haute visée conforme à son génie et à sa vocation et de plus inspirée de Dieu. Cela sera bien plus logique que de l'imaginer n'ayant que les courtes vues d'un homme ordinaire. Car enfin humainement, il est probable qu'il nous dépasse et, en outre, comme maint fait l'atteste, son activité baigne tout entière dans le surnaturel. Et nous n'aurons pas à regretter de l'avoir fait ainsi bénéficiaire d'un préjugé favorable, car nous ne tarderons guère à percer suffisamment le mystère pour n'être pas obligés d'accepter cette chose incompréhensible : un homme d'une belle intelligence, un mystique éclairé de Dieu, et se comportant avec un total manque de sens pratique, pour ne pas dire de simple bon sens.

Toute cette longue parenthèse, nous l'avons ouverte à l'endroit présent pour avertir le lecteur de se défier de ses impressions quand il verra M. Grignon à l'œuvre comme réformateur de l'Hôpital Général de Poitiers. Après ce début apparemment malheureux, l'homme de Dieu est jugé dans la pensée de plus d'un. Il sera tout le long de sa carrière l'excessif entêté et voué

aux échecs, qu'ils ont cru voir, alors qu'en ce moment même, avec une prudence consommée, il élaborait à la lumière de l'Esprit-Saint et avec une aide de la Providence qui ira jusqu'au miracle, une de ses plus grandes œuvres : la fondation d'un institut de religieuses enseignantes et hospitalières.